

Au café maure

Bruits de musique. — Le narguilhé. -Fumeurs de kif.

A l'heure chaude du jour, alors que l'étagement irrégulier des cubes blanchis à la chaux qui constituent la ville arabe, rutilent sous l'éclaboussée de l'ardent soleil ; dans les ruelles étroites, l'ombre invite à la paresse ; les petites boutiques basses, en retrait, loges obscures, semblent propices à l'isolement, au rêve. Deux hommes y tiendraient à peine, au milieu de l'amoncellement des marchandises appendues sans ordre ; c'est tout juste si l'épicier mozabite, ou le biskri bimbélotier peut s'y mouvoir. De la natte vernissée de crasse où il est assis, il sert la pratique, sans être forcé de déranger son indolence ; quand il a débité pour quelques décimes de denrées ou quelques chapelets d'oignons, il retombe à l'immobilité somnolente où il se complaît.

Les cafés maures se distinguent à peine, par leur apparence extérieure, de ces boutiques. La même ombre discrète y règne et le même silence, si peu troublé par l'incessant va et vient des consommateurs ! Les clients vont s'accroupir sur la banquette circulaire, ou sur les nattes qui recouvrent les dalles ; ils placent leurs *sebatts* à côté d'eux, avec le menu sac qui contient leur tabac, puis dès qu'ils ont commandé leur breuvage, thé ou café, ils demeurent immobiles, l'œil vague, n'interrompant leur rêverie muette que pour rouler d'interminables cigarettes ou porter à leurs lèvres la minuscule tasse où se fige un café vaseux.

Une odeur fade, étrange, indéfinissable, règne dans ce milieu : parfum d'encens, odeur fauve des mâles trop nombreux, traînées de jasmin, relents d'eau de rose auxquelles se mêle l'âcreté du kif ; toutes les odeurs de l'Arabie se confondent en une seule, où domine l'arôme du café pilé. Cette atmosphère d'Orient, qui prend l'étranger à la gorge tout d'abord devient bien vite étrangement suggestive et troublante et c'est alors d'un large et brusque envol, que l'esprit s'échappe sur les ailes du rêve,

tandis que les regards suivent avec intérêt les scènes qui se succèdent dans un si étroit espace.

Pas de meubles ; aux murs, quelques enluminures bizarres représentant *El Borack* la cavale volante du prophète, ou la ville sainte, Mekka ; des guirlandes de papier de couleur pendent au plafond, encadrant un lustre grossier. Dans un angle de la pièce, un petit fourneau de maçonnerie où brûle un maigre brasier de charbon, supporte toute la batterie de cuisine : quelques cafetières à long manche où, sur une pincée de café ou de thé on jettera de l'eau bouillante et un vaste récipient de cuivre plein d'eau constamment en ébullition. Sur des gradins de céramique, s'étagent des tasses minuscules au pied filigrané d'argent.

— « La kahouadji, djib kahoua ! » Donne-nous le café, patron !

— L'hôtelier sert lentement sa clientèle, leur présente bouillant, le précieux breuvage qui doit être absorbé par petites aspirations. Aucune pensée ne se reflète dans son regard indécis ; on croirait que son esprit vagabonde au pays des houris, tandis que ses mains tatouées de henné accomplissent d'automatiques mouvements.

Parfois un des consommateurs essaie de traduire sa rêverie en s'accompagnant sur la *thoball* (tambour de basque) ; alors le kahouadji sollicité par la musique, oublie son commerce pour mieux écouter : la clientèle attendra ; songe-t-elle, d'ailleurs aux satisfactions matérielles, quand le bourdonnement assourdi du tambourin et la voix du chanteur la bercent si agréablement ? Les cigarettes se consomment au bout des doigts ; les tasses élevées vers les lèvres sont reposées doucement sur les nattes ; les gestes commencés s'arrêtent ; les visages ont une expression béate. Sur un rythme lent, monotone et plaintif qu'attriste encore le battement sourd de l'instrument primitif, le chanteur improvisé dit une mélancolique *r'riat* (chant d'amour) à la poésie naïve, un peu sauvage. Les sentiments qu'il exprime peuvent varier ; l'intonation, elle, ne change pas ; elle se poursuit, implacablement pareille, angoissante, obsédante, endormeuse.

Cela bourdonne comme le vol d'un gros insecte, dans la pénombre ; cela fige toute idée sous les crânes martelés par le *thobbal* et la mélopée a pris fin, déjà depuis de longues minutes, qu'on croit encore entendre ce rythme trop dense, dont la monotone continuité rend bien le flegme et la paresse orientale.

— < Ya kaouadji, djib reguila ! » Il faut énerver un peu les rêveries trop lourdes, trop opaques ; apporte le narguilhé, patron ! viens tendre aux lèvres altérées, le bout d'ambre où l'on aspire des fumées de tabac rafraîchies et parfumées par l'eau de rose . Le vase à long col, où glougloute un liquide incolore est placé sur les nattes au milieu de la pièce ; les consommateurs de marque aspirent, les premiers, l'odorante fumée ; puis le tuyau passe de mains en mains, jusqu'à ce que le blond tabac soit réduit en cendres, jusqu'à ce que la dernière volute blanche se soit évaporée dans les guirlandes fleuries du lustre.

— Le soir, le café maure se transforme, s'emplit de lumière, de mouvement et de bruit. Autant sa clientèle était silencieuse tout à l'heure, autant elle est devenue, maintenant, bruyante et gaie.

— Dissipée, la rêverie ! Les appels se croisent : kahouadji, djib kahoua , djib ataï, djib reguila, djib kif ». Le patron a peine à servir tous les biskris, les kabyles, qui encombrant la pièce, sont venus là, les uns pour se reposer de leur labeur, d'autres pour perdre leur gain au loto, d'autres encore pour dormir les longues heures de la nuit sur la banquette circulaire. Accroupis sur la natte, des joueurs de cartes se disputent auprès d'un vieillard à la barbe argentée, qui médite en aspirant de longues bouffées de son narguilhé qui glougloute.

Et tandis que, d'une voix monotone, endormeuse, se poursuit interminablement la proclamation des numéros sortis au jeu de loto ; tandis que vibre, en un coin obscur, un bruit frêle, ténu, de guitare ; une odeur âcre, violente, l'odeur du chanvre indien, se répand dans la pièce. Alors, peu à peu, un à un, les joueurs abandonnent la partie pour boire le kif, aspirer à leur tour, d'un air extatique, la fumée qui berce les êtres, les endort, les grise

d'une ivresse peuplée de songes. A mesure que la poudre de chanvre se consume dans leurs pipettes de terre brune, leur regard devient plus fixe, une torpeur lourde les assaille, leur front s'incline sur leur poitrine ; puis, brusquement, ils s'écroulent sur les nattes, immobilisés par l'ivresse, abrutis, heureux, car leur esprit s'est envolé vers la *Djenna*, le séjour des houris aux yeux de gazelle qui peuplent le paradis de Mahomet.

Petit-Jean

Le Tell du 17/08/1898